

C'est étonnant comme le monde peut basculer sur un détail. Peut-être même qu'il ne bascule que sur des détails. Si l'astéroïde qui s'est écrasé sur la Terre avait dévié de quelques kilomètres, les dinosaures seraient peut-être encore présents. Cela n'aurait pas été très pratique, mais nous aurions fait avec. Les vieillards auraient leur petit tricératops pour leur tenir compagnie et des ptérodactyles s'égosilleraient dans de grandes cages dans les jardins des banlieues pavillonnaires.

Notre détail à nous a été le relevé du compteur de gaz. Et il y a fort à parier que si Jolene n'avait pas été là, nous aurions laissé faire, comme nous avons toujours laissé faire.

Il devait être dix-huit heures lorsque le gars est arrivé dans la grande salle, un cure-dents coincé entre les lèvres. Pas de bonjour, juste un « Relevé de compteur du gaz ». Jésus, quand il n'y a pas de bonjour ou de formule de politesse, il ne répond pas. Il est vieux jeu. Assis à bouquiner, il n'avait manifestement pas prévu de déroger à sa règle. Le gars a

piétiné, lancé un regard circulaire, histoire de voir qui faisait autorité ici.

Joséphine triturait son appareil photo. C'était son truc pour lutter contre son envie de tabac : elle démontait et remontait son matériel.

Paul dessinait le plan d'une nouvelle ville imaginaire et avait autre chose à faire que de s'occuper du compteur, quel que soit le truc à compter.

Imperméable au reste du monde, Annie ne l'avait pas remarqué. Elle était penchée sur *Le Roman inachevé* d'Aragon, et ses lèvres bougeaient au rythme des vers.

« Relevé du compteur, j'ai pas ma soirée. » Nouveau silence, nouveau trépignement, nouveau regard circulaire. Il mâchouillait toujours son cure-dents.

Marcel a cédé, et je le soupçonne de l'avoir fait uniquement pour impressionner l'employé du gaz. Il a soulevé sa carcasse, a bombé le torse, fait craquer ses doigts, a bandé biceps et quadriceps, et claqué l'élastique du pantalon de son survêtement. Ça aurait pu être ridicule mais ça lui donnait indéniablement un certain style. Et les employés chargés de relever les compteurs de gaz ont pour règle de ne jamais trouver ridicule toute personne mesurant vingt à trente centimètres de plus qu'eux et pesant plus de cent kilos. Histoire d'enfoncer le clou, Marcel a opté pour le tutoiement :

« Tu veux quoi ?

— Je viens pour le compteur. Pour le relever.

- Demande à Jésus.
- Jésus ?
- Oui, Jésus.
- Le... hum... le fils de Dieu ?
- Si tu parviens à le joindre. Sinon, tu demandes au patron. Jésus, c'est son nom.
- Oh. Il s'appelle Jésus. Comme... le fils de Dieu. Comme Jésus-Christ.
- Oui.
- C'est rare. C'est son vrai nom ?
- On sait pas, qu'est-ce que ça change ?
- Bah quand même. Jésus, Jésus-Christ... C'est pas rien.
- Lui, c'est juste Jésus. Sans le Christ.
- N'empêche, c'est étonnant.
- C'est courant en Espagne.
- Il est espagnol ?
- Ça se pourrait, on sait pas.
- Vous savez pas grand-chose, si je peux me permettre.
- Allez savoir, si ça se trouve c'est le vrai Jésus. Il est revenu en observation. Discrétos. Et il va regarder comment tu relèves poliment le compteur pour savoir s'il doit libérer une place de releveur de compteurs au paradis.
- Je ne suis pas payé pour être poli. C'est pas des mongoliens qui vont m'expliquer la vie. »

La phrase est restée à environ deux mètres du sol, s'est chargée en électricité, a brisé un verre et imposé un silence de plomb dans la salle.

Marcel a vacillé avant de retomber sur sa chaise.

La confiance de l'employé du gaz s'est d'un coup regonflée. Il en a profité pour cracher son cure-dents dans la bassine d'Alphonse.

Il ne pouvait pas savoir.

À cette époque, Jolene n'habitait pas avec nous. Elle attendait la fermeture du supermarché pour nous rejoindre.

Si sa place derrière la caisse lui avait dans un premier temps donné l'impression d'être une bonne planque, elle commençait à déchanter.

Elle se faisait régulièrement engueuler par les clients. C'était de sa faute si les produits étaient mal étiquetés, s'il n'y avait plus de lessive, si les légumes n'étaient pas assez frais, si les tomates n'avaient pas de goût. Et puis on ne retrouve rien depuis que vous avez changé d'ordre, vous pouvez vous dépêcher madame, on a pas que ça à faire, nous. Il n'y avait pas le petit cadeau Bonux, vous ne l'auriez pas chapardé par hasard ? Ça serait bien votre genre.

On la menaçait d'aller voir la concurrence.

La plupart du temps, elle n'écoutait pas. Elle essayait de sourire poliment en pensant à autre chose et souffrait alors d'un double problème : elle n'avait jamais été très forte pour faire des sourires et ne savait pas bien téléguidar ses pensées vers des sujets heureux.

Pour tout dire, elle avait même abandonné toute tentative de faux sourire depuis que l'une de ses clientes lui avait répliqué : « Et en plus, ça vous amuse ? Ça ne va pas se passer comme ça, je vais me

plaindre à votre directeur. Vous savez que c'est un bon ami à moi. » Et voilà, c'était reparti pour un tour.

C'était toujours la même rengaine : il aurait fallu travailler à l'école. C'était de sa faute, alors elle n'osait pas se plaindre d'avoir mal aux poignets à force de soulever les articles et de taper les prix sur sa machine. Elle n'était pas à la mine. Elle ne peignait pas la tour Eiffel non plus.

La cliente avait tenu parole et était allée voir le directeur. Il n'avait que modérément apprécié la conversation avec cette dame si distinguée qui lui reprochait de ne pas savoir tenir « ses gens ».

Il avait convoqué Jolene dans son bureau, lui expliquant qu'elle lui faisait perdre du *timing*, et que le *timing* c'est du *money*, et que donc il avait perdu du *money* à cause d'elle. Il avait demandé à son comptable de faire une évaluation de la somme ainsi jetée par la fenêtre. Le comptable était arrivé à la somme de cinq francs et soixante-dix centimes, ce qui, certes, ne constituait pas à proprement parler un chiffre impressionnant mais, les petits ruisseaux faisant les grandes rivières... Le patron n'a pu réprimer un sourire : il était très rare qu'il parvienne à caser deux proverbes en une même conversation et il était assez fier de son coup. Dès lors, il pérorait tout seul, son esprit vagabondant à toute allure en quête d'un troisième proverbe à caser. Il aurait bien aimé en placer un anglais mais il avait peur que Jolene ne le comprenne pas, elle était si limitée intellectuellement, ce n'était après tout qu'une caissière. Il lui demanda de ne pas s'attarder plus longtemps dans son bureau : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse. »

Il ne lâchait plus son employée : il la surveillait, demandait à recompter personnellement sa caisse, lui reprochait de ne pas aller assez vite, de ne pas sourire assez aux clients. Il regardait ostensiblement sa montre quand elle arrivait et quand elle repartait.

Jolene veillait à rester irréprochable. On ne peut pas lutter contre son patron quand on a besoin de travailler. Elle ne voulait pas retourner sur les marchés, elle ne voulait plus courir après l'argent.

Au moment précis où le cure-dents de l'employé du gaz a atterri dans la bassine, Jolene est véritablement née. Elle s'est levée avec sa bière, a marché lentement vers l'employé du gaz en le regardant dans les yeux, droit dans les yeux. Elle avait son verre à la main. Le juke-box s'est arrêté, la vieille horloge a mis une sourdine, les passants dans la rue ont pressé le pas pour ne pas déranger. L'employé du gaz a dû comprendre que quelque chose était en train de se passer.

J'avais les yeux rivés sur la surface du verre de Jolene, hypnotisé par l'ondulation de la bière. À chaque pas, la vague mousseuse se rapprochait d'un rebord puis de l'autre. Mais pas une goutte, pas la moindre goutte n'a coulé le long du verre. Jolene s'est arrêtée face à son ennemi. Face à *notre* ennemi. Un harmonica a commencé à se faire entendre. C'était Antonin qui essayait de jouer la scène du duel d'*Il était une fois dans l'Ouest*. Le défaut d'Antonin c'est qu'il avait toujours été trop impulsif et qu'il ne connaissait pas toutes les notes.

Jolene s'est retournée et lui a fait signe d'arrêter.

Elle a fait un nouveau pas.

Elle s'est plantée à un mètre de monsieur Gaz, a posé son verre sur le comptoir et lui a expliqué qu'ici on disait bonjour. Tous les jours, on disait bonjour. Que l'on soit patron, employé, client ou représentant, on disait bonjour. C'était une règle un peu vieillotte, légèrement surannée, mais on y tenait. Bon-jour. Il n'y avait pas la place pour les cow-boys dans ce restaurant, pas la place pour ceux qui n'étaient pas capables de s'essuyer les pieds avant d'entrer et de parler poliment à la personne derrière le comptoir parce qu'elle était derrière le comptoir. « Tu comprends, ici, nous sommes tous derrière le comptoir. Si tu manques de respect au patron, tu nous manques de respect à tous. Alors le compteur, tu vas pas le relever. En tout cas, pas aujourd'hui. Parce qu'on a décidé qu'on n'avait pas envie de t'accueillir plus longtemps chez nous. Mais tu peux revenir demain, sait-on jamais, si tu penses à dire bonjour. Et tu en profiteras pour t'excuser auprès d'Alphonse. »

Du bout des doigts, elle a récupéré le cure-dents qui flottait à la surface et l'a fiché dans le coin des lèvres de son interlocuteur.

Passé l'effarement, l'employé du gaz lui a dit qu'on allait voir ce qu'on allait voir. Il insistait : « Vous allez voir ce que vous allez voir, vous pouvez me croire, vous allez voir ce que vous allez voir. » Jolene ne l'a pas contredit. Personne ne l'a contredit. Il est parti sans dire au revoir. Il n'avait pas dit bonjour. Il y a eu un silence. Il a claqué la porte. Le silence s'est prolongé. Jésus a servi une nouvelle bière à Jolene et a

ouvert une bouteille de whisky pour s'en servir un grand verre.

Elle restait immobile. Les yeux dans le vague. Tous les regards étaient fixés sur elle, c'était comme si nous la découvriions. Elle avait les poings serrés. Je crois que personne n'osait rien dire. Personne pour lui demander pourquoi elle avait parlé au nom de tous. Personne pour lui dire qu'il ne pouvait pas savoir qu'Alphonse était dans la bassine, et que faire la morale à quelqu'un parce qu'il n'avait pas dit bonjour ce n'était pas très rock'n'roll. Je crois que nous avons tous compris ce qu'elle avait ressenti. À vrai dire, nous étions fascinés. Elle était comme un musicien qui monte sur scène. Nous l'avions vue dans la lumière pour la première fois. Jusqu'alors, elle était la femme qui mettait le même morceau dans le jukebox et qui commandait sa bière et son café avec un léger accent. Elle était devenue celle qui s'était opposée à l'un des plus importants conglomérats énergétiques nationaux. Ou tout comme.

Une héroïne, locale, certes, mais une héroïne. Étonnamment, personne ne s'est dit après coup qu'il aurait pu ou dû lui venir en aide. Elle dégageait une assurance qu'aucun d'entre nous ne possédait. J'aurais aimé savoir dessiner pour immortaliser l'instant. La dessiner plutôt que la photographier parce que le dessin m'aurait permis de tricher et que le réalisme d'une photographie n'aurait pas rendu justice au moment que nous venions de vivre. J'aurais représenté la scène à la manière de David contre Goliath. Goliath Gaz avec un énorme crayon à



papier pour relever le compteur. Et David Jolene avec sa petite bière, son petit corps, ses grosses lunettes. Mais droite, fière, inflexible. Ou au contraire, l'inverse : Jolene, immense, déjà souveraine, rayonnante. Autant y aller carrément : je l'aurais dessinée sur le dos d'un grand cheval blanc, et tant qu'à faire, un cheval ailé.

Je ne sais pas ce que l'Histoire retiendra. Je ne suis même pas certain que l'Histoire retiendra son nom mais, dans le fond, peu importe : toutes les personnes présentes ce soir-là dans la grande salle de l'hôtel se souviendront de Jolene debout devant l'employé du gaz.

Ce n'était pas l'absence de bonjour, le problème. Cela n'avait jamais été une règle non négociable. Non, le problème était dans la manière. Il était venu comme si tout ce qui était ici lui était dû, comme si nous étions à son service et uniquement à son service. Comme s'il pouvait nous parler comme à des moins-que-rien. En acceptant qu'il nous parle comme à des moins-que-rien, nous acceptions de devenir ses moins-que-rien. Et Jolene, ce jour-là, a décidé que nous ne serions plus jamais des moins-que-rien.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer sur roto-page  
pour le compte des éditions Aux forges de Vulcain  
par l'imprimerie Floch, à Mayenne,  
en mai 2020.

Imprimé en France  
Dépôt légal : août 2020  
N° d'édition : 997 - N° d'impression : XXXX